

L'art de collecter la parole et de rendre visibles les invisibles

Clarence Massiani

DANS **NECTART 2020/2 N° 11**, PAGES 132 À 141

ÉDITIONS **ÉDITIONS DE L'ATTRIBUT**

ISSN 2429-2877

ISBN 9782916002712

DOI 10.3917/nect.011.0132

Date de mise en ligne : 10/06/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-nectart-2020-2-page-132?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'Attribut.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'ART DE COLLECTER LA PAROLE *et de rendre visibles les invisibles*

Collecter la parole des gens
leur donne dignité et visibilité.
Aussi précieux que méconnu,
ce tissage minutieux résonne
particulièrement à l'heure des droits
culturels. L'artiste Clarence Massiani
témoigne de sa longue expérience.

CLARENCE MASSIANI

Est invisible celui qui n'est pas visible. Pas visible au cœur même de la société. Est invisible celui que l'on ne voit pas ou que l'on ne veut pas voir. Celui qui n'est pas, ou peu, ou mal représenté. Que ce soit dans les médias, dans la politique ou sur le devant de la scène. L'artiste, lui, est, par essence, visible. Il montre à voir, à entendre, il dévoile son art. Que ce soit son œuvre, son texte ou sa voix, il cherche toujours à se révéler publiquement. La question posée est : Que se passe-t-il lorsque l'artiste rencontre le citoyen invisible ? Quelle rencontre se produit et quel sens donner à celle-ci ? Comment l'artiste peut-il rendre visible l'invisible ? 2005, les banlieues s'enflamment. 2018, mouvement contestataire des « gilets jaunes ». Une France que l'on appelle invisible, et qui pourtant est partout aux abords des villes et des communes, se montre. Une France en colère qui n'en peut plus de subir les multiples difficultés quotidiennes, la montée de l'inégalité des classes, la souffrance de n'être pas considérée. La moindre annonce gouvernementale, la

*« Chaque individu
collecté est à lui-même
une ressource
culturelle à l'égal
d'une bibliothèque
ou d'un musée. »*

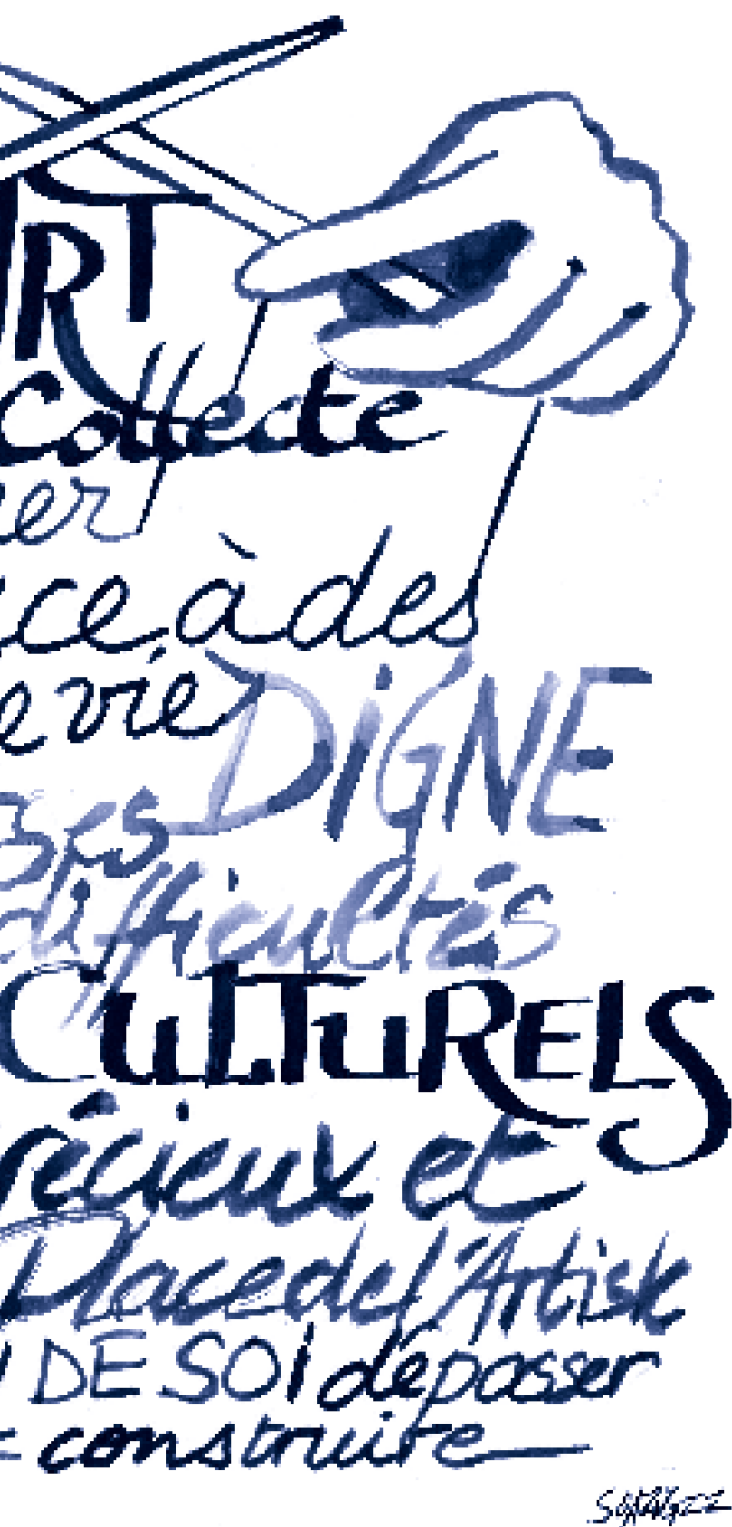
moindre goutte d'eau de trop, et cela déborde. Cette colère enfle et, dans un mouvement collectif, spontané et, j'oserai dire, désespéré, cette population invisible vient sur les ronds-points, monte à la capitale, et tente, par tous les moyens, de s'exprimer. Cette France qui ne veut plus se cacher et qui veut, à qui veut bien l'entendre, crier haut et fort qu'elle existe.

Dans le monde culturel et institutionnel, le fléchage des financements est très ciblé. Depuis la « Culture pour tous » jusqu'à la notion de « public éloigné de la culture », tout se décline en « résidences-missions », « contrats locaux d'éducation artistique » et appels à projets divers et variés. Les artistes se doivent d'aller rencontrer le monde des invisibles.

En 2002, une rencontre avec une compagnie artistique, exploratrice des codes de la narration, m'a amenée à mettre en lumière la parole des habitants. À m'immerger dans des territoires et à travailler avec et à partir des habitants. À puiser dans les richesses et les ressources dont ils disposent pour réaliser une création issue du collectage. La compagnie venait de s'implanter dans un département périurbain et elle s'interrogeait. Qu'est-ce qu'un territoire ? Quelle est la place de l'artiste ? Qui sont les gens qui y habitent ? Comment les rencontrer ? Comment les inclure dans les projets ? Comment co-construire avec eux ? Un questionnement qui prenait en compte tous les paramètres de comment penser la culture – comment l'envisager avec et pour les uns et les autres. Ce questionnement nous a amenés à travailler de manière empirique, en tâtonnant sur le terrain. Il a été décidé d'œuvrer à partir d'un processus et d'outils qui s'articulent en plusieurs phases bien définies.

Les artistes, issus de différentes disciplines, se rencontrent, découvrent l'embryon créatif et explorent toutes les pistes pour travailler avec les lieux, territoires et publics. Collecte de la parole des gens, performances artistiques, actions culturelles au sein des publics et création d'un spectacle.

de la
Donner
Il existe
Histoires de
Dépasser
Droits
Message
minutieuse
ACCEPTATION
ses difficultés. co-



Ce processus se déploie selon la durée souhaitée par les différents partenaires. Le collectage doit être préparé, les règles du jeu clarifiées. Ce type de travail et cette démarche impliquent échanges et partages, et par là même un rapport direct avec la population. Seul ou en collectif, le temps de la collecte est un espace donné qui permet à chacun de s'exprimer en toute liberté. Pas de psychologie, pas de voyeurisme. Pas de discrimination (sexe, âge, religion, etc.).

Tout le monde est invité à venir s'asseoir autour de la table et à être collecté.

L'art de collecter dépend de celui qui collecte. Il se doit d'être neutre, le plus ouvert possible. Il doit être en capacité de rencontrer toutes les personnes, de s'adapter et de décoder les codes pour entrer en contact et sentir le moment où la parole peut se libérer. Il s'agit aussi pour lui d'accepter de se tromper, d'être désarçonné, de se sentir illégitime ou parfois dépassé par ce qu'il entend, d'être au cœur de l'intime et de ne pas le désirer. Je me souviens m'être retrouvée dans un hôpital face à des gens en fauteuil, plus ou moins âgés, à qui j'avais demandé de rapporter des souvenirs et des photos. Et brusquement, une femme, d'une voix forte et imposante, m'avait interpellée, me disant qu'elle n'avait pas apporté de photos car c'était

*« Collecter est un art.
Ni acte thérapeutique,
ni violation de
l'intime. »*

celle de son enfant mort qu'elle avait perdue, que remuer les souvenirs à son âge était trop sensible et qu'elle préférait les oublier. Tandis qu'elle parlait, sa main frappait son cœur et sa voix s'intensifiait sous la colère. L'émotion était si forte, si palpable que je m'étais sentie mal à l'aise, et il m'avait fallu attendre que tout se calme pour reprendre la parole. Ce moment particulier avait eu un impact sur nous tous. Sur cette femme, qui avait réagi et s'était exprimée de façon individuelle, comme touchée de plein fouet, et sur les autres personnes, qui n'avaient pas eu d'autre choix que d'être percutées. La résurgence de ce souvenir et la mise en visibilité de celui-ci furent source d'émotions fortes et de libération pour cette femme qui avait enfoui en elle cette partie de son existence. Il est à noter que lors de la représentation publique, elle vint me retrouver pour me remercier d'avoir

donné existence à son histoire alors qu'elle ne le désirait pas au départ.

C'est pourquoi je dis que collecter est un art. Ni acte thérapeutique, ni violation de l'intime. Il permet de cerner les personnalités, les caractères. La posture, le son de la voix, le regard de chacun sont des indices, des ressentis ; tout réside dans la question posée. Plus celle-ci est ouverte, plus les gens vont répondre de façon générale. Il faut alors affiner les prochaines questions pour creuser les réponses et amener les personnes à s'interroger en profondeur et leur permettre de répondre, en toute sincérité et en toute dignité.

Lors d'une résidence dans un quartier en pleine réhabilitation urbaine, que l'on nomme quartier prioritaire de la politique de la ville (QPV), la compagnie avait proposé de créer un spectacle autour des récits et portraits des personnes y habitant. Elle avait proposé que ces personnes puissent s'exprimer sur scène avec les artistes professionnels. Je rencontrai alors des hommes et des femmes de tous âges et de toutes origines, certains vivant là depuis des années et d'autres venant à peine d'arriver. Il y avait une femme tchétchène qui avait quitté sa famille pour venir trouver du travail en France et qui ne parlait pas encore bien le français, des femmes françaises qui ne savaient ni lire, ni

écrire et des jeunes déscolarisés. Je me souviens de leur désarroi en apprenant qu'il leur faudrait au bout de quelques mois monter sur un plateau et prendre la parole. Cela avait, au départ, créé énervement et colère, incompréhension et silences tendus. Il m'avait fallu comprendre ce qui se passait et oser dire : « Vous ne savez pas lire ? Apprenez par cœur et dites. Vous ne savez pas écrire ? Demandez aux autres de vous aider. » Il m'avait fallu faire comprendre que tout le monde pouvait et devait s'impliquer, sans honte. Dépasser ses difficultés, être digne et exister au milieu de tous. Au fur et à mesure des rencontres, les difficultés et les sensations d'embarras, de honte non avouée, de crainte de ne pas pouvoir s'insérer et trouver sa place s'étaient effacées. Tous et toutes s'étaient entraide.e.s pour lire, écrire et apprendre par cœur sa propre parole ou celle de l'autre. Lors de la représentation, la femme tchéchène avait parlé dans sa propre langue, d'autres avaient récité leur texte, et les jeunes, n'osant pas être présents, avaient préféré enregistrer leurs mots. Il y avait également cette femme qui s'aidait continuellement d'une canne pour marcher et qui, juste avant d'entrer en scène, avait déposé celle-ci en coulisse et s'était avancée, la tête haute. Chacun.e, à sa manière et à travers ses propres mots,

s'était révélé.e avec confiance, estime de soi et dignité devant famille, amis et élus présents.

Ces scènes montrent combien le collectage, au-delà du pouvoir des mots, amène les personnes collectées à prendre conscience de l'histoire qu'elles portent, de la place qu'elles ont et de l'importance à oser l'exprimer, ne serait-ce que le temps d'une résidence ou d'un spectacle.

Créer à partir du collectage n'est pas chose aisée. Parfois, sorti du contexte, entre le moment de la collecte et l'écriture dramaturgique, ce qui est écrit noir sur blanc sur le papier paraît avoir perdu de sa puissance et de sa réalité. Parfois, ce qui est collecté est impalpable. Tout ne réside pas que dans les mots mais dans un regard, une larme versée, un silence. Une après-midi, assise auprès d'un vieux monsieur, dernier directeur d'une ancienne usine fabriquant de la dynamite, je lui avais posé une question délicate et il s'était mis à pleurer sans bruit à mes côtés. J'étais restée là. Comment traduire cet instant qui représentait un moment de vie extrêmement important pour lui et le partage d'une intimité pour moi ? Comment trouver les mots justes pour traduire une telle émotion, un tel silence ? Nous savons parfaitement que les personnes qui vont constituer le

public sont elles-mêmes les personnes collectées ou des proches, amis ou autres. Comment ne pas froisser, ne pas être maladroit ? Comment dire ce qui a été confié dans l'intimité au collectif ? Il n'est pas question ici de faire du théâtre du réel ou du documentaire. Il n'est pas question de jouer les personnes ou de faire la chronologie de leur vie. Il est question de prendre en considération que chaque individu collecté est à lui-même une ressource culturelle à l'égal d'une bibliothèque ou d'un musée. Il est donc question de faire entendre et vivre leurs propres mots, récits, portraits et miroirs de ce qu'ils m'ont révélé en une seule et même histoire. Il est question d'emmener les gens à la frontière de la réalité et de la fiction. De les plonger dans le cœur de ce qui a été vécu tout en y ajoutant une poésie et de l'esthétique. Qu'ils deviennent héros et héroïnes du réel et subliment leur vie. De rester fidèle à leurs mots, soigner leurs paroles, et surtout veiller à ne rien révéler de ce qui ne veut pas l'être. La parole vécue est mémoire et doit être transmise. Rendre la parole collectée visible permet à la personne de faire entendre sa légitimité. Sa parole, placée au cœur du spectacle, existe aux yeux de tous et participe, à cet instant même, à l'histoire de la société, de la commune ou du quartier. Le collectage participe

à cette transformation de l'invisible en visible et permet à tout un chacun de s'impliquer dans l'élaboration, la mise en œuvre et la visibilité d'une coopération culturelle. Toutes les paroles sont retranscrites des enregistrements. L'écriture, à partir du collectage, réside dans l'art de choisir les mots, les phrases, les intentions données. Il est décidé de nommer les personnes ou non. Tout dépend du contexte, lieu, territoire dans lequel le spectacle est joué, mais également de l'importance ou non de les citer.

L'artiste n'est ni un anthropologue, ni un sociologue. Son but est la création, et la matière qu'il a collectée a pour vocation à faire œuvre (être perçue, vue, entendue). En donnant son corps, sa voix et son énergie aux mots de l'autre, il devient caisse de résonance et rend la parole présente, vivante et visible. Pour beaucoup d'individus, il y a une forme d'acceptation et de soumission à l'invisibilité, une sorte d'état commun, dans lequel parfois ils peuvent se livrer sans avoir tout à fait conscience que ces mêmes propos seront mis en lumière dans le cadre d'une représentation et de l'espace sacré du plateau. Dans un centre social, j'avais collecté des femmes voilées d'origine musulmane, à qui j'avais demandé de me dire comment elles avaient vécu leur change-

ment de vie entre l'Algérie et la France. Pudiques, timides, elles m'avaient confié des mots qui, peu à peu, s'étaient transformés en confidences mêlées de rires ou de regrets. Lors de la représentation publique, surprises et regard tendu à l'écoute de leurs propres paroles. Dès les premières phrases, j'attendrai celle qui se lèvera pour protester en comprenant que ce qui est dit vient d'elle. Mais rien ne se passera. Elles écouteront leurs vies se mêler au son du violoncelle qui m'accompagne. Un violoncelle que la plupart d'entre elles n'auront jamais vu ou entendu de leur vie, sauf dans la publicité pour SFR. Elles le regarderont, le toucheront du bout des doigts, et applaudiront à tout rompre après chaque note jouée par la musicienne, nous obligeant à des pauses avant de pouvoir continuer. Lors d'une résidence au sein d'un foyer pour des personnes en situation de handicap, je leur avais demandé ce qu'elles attendaient de ce collectage et comment elles en voyaient la finalité. Elles désiraient que leurs paroles puissent faire transparaître ce qu'elles étaient réellement et pas seulement à travers le prisme de leur handicap ou de leur fauteuil. Nous avons évoqué leurs rêves, leurs désirs, leurs difficultés et le travail quotidien pour les dépasser. Nous avons parlé de leur enfance, de leur envie de créer une

« Pour beaucoup d'individus, il y a une forme d'acceptation et de soumission à l'invisibilité. »

famille, d'être comme tout le monde, d'être normal. Un soir, j'avais récolté la parole d'une jeune femme en fauteuil, qui avait avoué sa colère et sa non-acceptation de sa situation. Elle s'en voulait d'être ce qu'elle était et pensait que c'était de sa faute, alors qu'elle était née comme cela. Tout en parlant, elle s'était mise à pleurer et j'avais senti, à cet instant précis, tout le poids de sa vie qui se déversait dans mon enregistreur. Pour ces personnes, rendre visibles ces rencontres et ces ressentis a pris la forme d'un exutoire dont je ne connais pas l'impact réel dans la durée, mais il me semble que dans de tels moments, il y a eu acceptation et dépassement de soi (handicap, changement de territoire extérieur et intérieur) et, au-delà du collectage et du spectacle, ouverture et partage de notre humanité commune. Après le temps du collectage, celui du spectacle est précieux et prend tout son

*« Nous en sommes
venus, dans le respect
des identités des uns
et des autres,
à œuvrer sur les
droits culturels. »*

sens. Il devient médiateur et témoin visible de ce qui est mais qui demeure caché. Dans différents lieux improbables – forêt, ancienne usine, auberge, jardin, restaurant, hôpital, librairie –, l'espace scénique se construit avec une scène, de la régie et du son, et devient, pour quelques heures, le terrain de jeu des artistes. Il permet d'unir, au-delà de toute convention sociétale, le monde des uns et celui des autres. Les personnes collectées et leurs proches. Les amis, les curieux, les habitants, les politiques, les professionnels qui ont accompagné le projet, et tous ceux qui le désirent. Des familles entières se déplacent, des petits-enfants viennent et apprennent sur leur grand-père. Agriculteurs, jardiniers et gens de la culture, assis côte à côte sur des chaises de jardin. Ouvriers et directeurs d'usine partageant un verre de vin, députés et habitants d'HLM au coude à coude

sur les fauteuils d'un théâtre. Et par la suite, bien souvent, tous reviennent, spectacle après spectacle, découvrir les lieux et territoires voisins, et deviennent public fidèle. Utopie, peut-être, mais qui tend à montrer que cette présence artistique implantée sur un lieu de vie permet à tous de s'impliquer dans un projet culturel, de créer du lien et de faire émerger la richesse des territoires, « terres-histoires », à travers leurs habitants.

Donner la parole constitue une richesse donnant lieu à de nombreux regards, partages et ouvertures sur le monde. Aujourd'hui, beaucoup s'interrogent et travaillent autour de la question des politiques culturelles de territoire. Et je réalise donc, en tant qu'artiste et citoyenne, que le travail que nous avons effectué avec la compagnie résonne pleinement avec la Déclaration de Fribourg du 7 mai 2007 qui présente les droits culturels. Ces droits à la dignité, à l'éducation, à l'information, etc. sont des bases fondamentales qui constituent autant de ressources culturelles propres à chacun et sont les prémices d'une émancipation individuelle et forcément collective. Cette dignité leur donne une image que l'invisibilité leur a volée. Et je me rends compte, que ce soit dans des zones périurbaines, rurales ou dans

des villes nouvelles, que durant toutes ces années nous avons œuvré dans ce sens, en nous souciant de prime abord uniquement de la question des publics et des territoires. En partant de l'équation suivante : un territoire est délimité (quartier, ville, etc.) et un territoire est habité. Tout naturellement, notre travail s'est tourné vers les habitants. Le but réel de ces pratiques était de constituer progressivement un public en le rendant élément central du spectacle. Et c'est donc par un parfait hasard que nous en sommes venus, dans le respect des identités des uns et des autres, à œuvrer sur ces droits culturels. Et ainsi, contribuer à offrir une certaine visibilité aux invisibles.

NECTART

MÉMO

LA RÉFÉRENCE : la Déclaration de Fribourg, texte qui présente en douze articles les droits culturels.

À LIRE

- Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, La Découverte, 2019.
- *La France des invisibles*, numéro hors-série du *Courrier international*, octobre-novembre 2019.
- Chloé Langeard, « Les projets artistiques et culturels de territoire. Sens et enjeux d'un nouvel instrument d'action publique », *Informations sociales*, n° 190, 2015.
- Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, Paris, La Fabrique, 2019.

Retrouvez-nous sur nectart-revue.fr